JUBILÉ A.-M. GUILLEMIN

Le 21 juin 1942, sur l'initiative de quelques collègues, amis et élèves de Mlle A. Guillemin, une réunion amicale a eu lieu à l'École des Hautes-Études, dans la salle même où se tiennent les séances de notre Société, pour lui rendre l'hommage que mérite une vie de labeur fécond autant que discret. L'assistance était nombreuse ; en dépit des difficultés, des messages étaient cependant venus de l'étranger, en particulier du Groupe romand de la Société des Études latines, qui s'était associé étroitement à la manifestation. L'Université libre de jeunes filles de Neuilly avait fait des miracles pour que la réunion prît un air de fête et s'agrémentât d'un goûter. Quelques souvenirs furent remis à la jubiliaire, choisis parmi ceux qui pouvaient répondre à ses goûts de fervente de l'antiquité, et un Livre d'or lui fut offert, couvert de signatures et d'hommages. Des allocutions furent prononcées par Mme Daniélou, directrice de l'Université libre de Neuilly, par Mlle A. Freté, au nom de ses collègues, et par Mlle Deflassieux, au nom de ses élèves et anciennes élèves. La réponse discrète et émue de Mlle Guillemin laissa chacun dans l'enchantement.

L'adresse suivante fut remise à Mlle Guillemin par M. Marouzeau, au nom de la Société des Études latines :

Guillemin, il vous faut faire aujourd'hui violence à votre modestie, qui, on le sait, s'effarouche aisément, et accepter avec résignation l'hommage qu'on vous apporte. Tout ce que je peux faire pour excuser à vos yeux notre démarche, c'est de vous en fournir l'explication.

Un jour du printemps dernier, deux de vos amis s'entretenaient de vous et faisaient le bilan de ce que votre carrière scientifique et pédagogique représente pour le progrès des études classiques. « Elle est peut-être la seule, disaient-ils, telle est sa modestie, à ne pas s'en douter. Le moyen de l'en convaincre? » L'idée de cette réunion était née. A peine formulé, le projet rencontrait un enthousiasme tel que, je vous prie de m'en croire, il fallut refréner l'ardeur des participants et ramener la manifestation projetée à la mesure de ce qu'on pourrait vous faire accepter.

Car vous avez, Guillemin, beaucoup d'amis. Vous n'avez que des amis. Ni votre sévérité de professeur, qu'on dit draconienne, ni votre discrétion, qui a parfois des allures de sauvagerie, ni votre indépendance d'esprit, qui s'arme à l'occasion d'une pointe de combativité, n'ont jamais fait que soit méconnu de personne ce qui est la parure de votre science et de votre vie : droiture, dévouement, élévation d'esprit, noblesse de cœur.

D'autres diront ce que, dans la maison qui a eu le privilège d'accueillir votre enseignement, vous avez été pour des générations d'élèves ; mais, hors des murs discrets de Neuilly, où vous avez accompli votre carrière, à travers tout notre pays et à travers le monde entier, vous avez conquis sans bruit une place que vous envierait plus d'un ambitieux. Pensez-y, Guillemin, avec une satisfaction légitime, en évoquant le temps où, petite provinciale ignorée dans votre Bourgogne natale, vous abordiez timidement et presque en cachette, mue par un appel irrésistible, ce monde des études classiques où vous deviez devenir un maître.

Des deux méthodes par lesquelles un savant réalise son œuvre, l'une qui consiste à choisir d'abord une spécialité et à se tracer un plan de travail pour passer sa vie à le réaliser méthodiquement, l'autre qui consiste à suivre l'inspiration, à céder aux suggestions, à répondre aux besoins, vous avez pratiqué la seconde, mieux adaptée peut-être à votre caractère, et en tout cas, je crois, aux intérêts de la science.

Avec l'audace des timides, vous avez commencé par une thèse de doctorat, en vous attaquant à la fois à un sujet de philologie et à un sujet d'histoire littéraire, sans craindre de rencontrer sur votre route un grand nom, propre à intimider une débutante. Puis vous avez écouté l'appel des grands auteurs : Pline, Virgile, et à propos de chacun d'eux vous mettiez en pratique le conseil cicéronien de « augere rem » : à propos de Virgile, vous traitiez de la méthode littéraire antique, à propos de Pline, de la vie culturelle de son temps ; puis diverses observations tirées de ces monographies vous conduisaient à d'heureuses vues d'ensemble sur le public et la vie littéraire, sur la critique, sur la poésie... Et ce n'est pas fini, je le sais, des répercussions qui chaque fois font rebondir votre activité.

Entre temps vous vous donniez au travail d'édition, soit pour les élèves, en vous préoccupant de mettre les textes à leur portée, soit pour le public savant. Et dans un manuel pratique vous révéliez aux étudiants les embûches du thème latin. Et, dans un ouvrage joli comme un livre de contes, vous débrouilliez pour les écoliers l'écheveau bigarré de la mythologie. Cependant que les Revues de France et de l'étranger réclamaient vos savantes contributions. Cependant que sortaient de votre enseignement, guéries ou tout au moins conscientes de leurs fautes, des générations de bachelières et de licenciées.

Par ma voix insuffisante, ce ne sont pas seulement les quelque mille lecteurs de la Revue des Études latines, *ce ne sont pas seulement les milliers de latinistes répandus dans le monde entier, ce sont les bénéficiaires sans nombre des études classiques qui vous disent — et ce n'est pas là une louange banale en un temps où tant de valeurs humaines sont mises en péril — : Guillemin, maître ès études latines, vous avez bien travaillé pour l'humanisme.*

J. Marouzeau.